Études sur la latinisation de l'Orient

Autor(en): **Michaud, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **4 (1896)**

Heft 13

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-403333

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ÉTUDES SUR LA LATINISATION DE L'ORIENT

III. Aperçu général et Conclusion*

IV.

Aux XVIe et XVIIe siècles, lorsque la papauté se vit attaquée et abandonnée par une grande partie de l'Europe, elle redoubla d'ardeur, pour tâcher de réparer en Orient ses pertes de l'Occident. Quelle bonne fortune n'eût-ce pas été pour elle, si elle eût pu dire aux protestants: Ce n'est pas seulement moi qui suis contre vous et qui tiens vos doctrines pour erronées, c'est aussi l'Orient tout entier! Aussi vit-on les papes d'alors se livrer à un travail extraordinaire de diffusion du latinisme parmi les nations qui professaient l'orthodoxie orientale. En 1587, Sixte-Quint envoya près de toutes les Eglises arméniennes l'évêque de Sidon, qui échoua. En 1622, fut fondée à Rome par Grégoire XV la Congrégation pour la propagation de la foi, à laquelle Urbain VIII, son successeur, ajouta le Collège de la propagande où s'instruisaient et se préparaient, pour les missions, des jeunes gens venus du monde entier.

Les protestants sentirent le coup et comprirent la tactique; eux aussi, ils cherchèrent à se défendre auprès des Orientaux et à faire de la propagande dans leurs Eglises. Au premier abord, on aurait pu croire que les protestants, en déclarant vouloir remonter à l'Eglise primitive, auraient plus de chances que les papistes de plaire aux Orientaux et de trouver parmi ceux-ci un appui contre les envahissements et contre les pré-

* Voir la *Revue*, n° 12, 1895, p. 673-689.

tentions dominatrices de la papauté. Mais il n'en fut rien, soit parce que les protestants, maladroits et dominateurs, eux aussi, cherchèrent plutôt à accaparer et à conquérir à leurs idées les populations orientales qu'à s'appuyer sur elles contre Rome, soit parce que les Orientaux, qui confondaient encore les religions, les Eglises, les races et les nationalités sous les mêmes dénominations et dans les mêmes sentiments, ne voyaient guère dans les protestants que des Allemands ou des Anglo-saxons, hostiles d'instinct aux Grecs, aux Slaves, aux Arméniens, etc. La question dès lors était déplacée, plus politique et plus nationale que religieuse. Les jalousies et les haines de races une fois transportées dans le débat, la théologie ne pouvait qu'en souffrir par des déviations de questions, par des altérations de points de vue et de principes, par un esprit de parti inévitable, inconscient sans doute chez les meilleurs, mais tournant tout à la polémique, outrant les expressions et même les idées, en un mot continuant cette théologie de combat qui avait déjà tant compromis le dogme dans le passé, et qui devait, dans l'avenir, l'affaiblir et le compromettre bien davantage encore.

De fait, le protestantisme des XVIe et XVIIe siècles fut comme un brandon de discorde, soit en Occident, où, par son défaut de critérium et de méthode, il divisa les esprits plus qu'il ne réforma l'Eglise même, soit en Orient où, considéré comme un moyen de propagandisme et de domination de la part de races tenues pour hostiles et en conséquence détestées, il provoqua des répulsions et des haines formidables. Dans un milieu aussi agressif, la théologie, loin de s'élucider, se compliqua, s'embrouilla, se déforma; papistes et protestants, exagérant les questions dans des sens opposés, tirèrent tout à l'extrême; et les Orientaux, qui par la force des choses et des circonstances ne purent rester en dehors de ces agitations passionnées et passionnantes, en subirent le contre-coup; eux aussi, voulant repousser le protestantisme à tout prix, firent plus ou moins cause commune avec les papistes, empruntèrent quelquefois à ceux-ci dans leurs écrits théologiques des considérations, des arguments, des expressions, qui leur paraissaient utiles dans la circonstance, mais qui n'en étaient pas moins en soi des nouveautés et des déviations. Le péril commun unit souvent des ennemis, et souvent aussi la peur d'un mal nous

conduit dans un pire. Il est certain que la peur du protestantisme, jointe à l'hostilité ressentie contre lui, rapprocha les Orientaux sinon du système papiste, du moins de sa théologie et de sa manière d'argumenter contre le protestantisme, notamment dans la question des sacrements en général et de l'eucharistie en particulier.

Telle fut la situation générale. Elle fut encore aggravée par les affaires de France, et par le rôle particulier que Louis XIV crut devoir jouer au milieu de ce conflit. Louis XIV s'acharna contre les protestants pour divers motifs : d'abord, parce qu'il voulait, comme roi, une France une, une pour qu'elle fût forte, une en religion comme en politique ; à ses yeux, le protestantisme était un principe de discorde et d'affaiblissement, qu'il fallait étouffer autant que possible. Ensuite, comme catholique, en combattant le protestantisme, il ne pouvait que plaire à Rome, amener la papauté à lui faire des concessions et à lui pardonner ses fautes. Le seul fait de la brutale révocation de l'Edit de Nantes (1685) montre à quel degré de violence le gouvernement de Louis XIV était arrivé. De même qu'on voulait ruiner les protestants politiquement et même matériellement, ainsi voulait-on les annihiler aussi en théologie et en religion. Depuis longtemps déjà on avait poussé dans cette voie les théologiens gallicans et les théologiens ultramontains. Les esprits, d'ailleurs, étaient d'eux-mêmes à la lutte. Les protestants, qui le sentaient et le savaient, se défendaient avec une passion non moins vive. Certes les haines et les injustices dont ils furent l'objet doivent leur faire beaucoup pardonner, mais il faut pourtant reconnaître, d'autre part, qu'au lieu de réfuter leurs adversaires avec calme et de se tenir exclusivement sur le terrain de la religion et de la science, ils envenimèrent souvent le débat et attisèrent le feu par leurs maladresses, leurs personnalités blessantes, leurs exagérations, leurs prétentions. Le mal alla en empirant, et les discussions furent peut-être plus excessives encore au XVIIe siècle qu'au XVIe. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, les écrits de Bossuet contre les protestants, notamment son *Histoire des variations des Eglises protestantes* (1690) et sa *Défense* (1693) ; les écrits des protestants Ferri († 1669), Claude († 1687), Jurieu († 1713) ; ceux du P. Maimbourg contre Jurieu, ceux de Claude et de Jurieu contre Arnauld, ceux d'Arnauld († 1694)

contre les calvinistes, ceux de l'abbé Renaudot († 1720) contre Aymon, ceux du P. de Pâris contre Claude, ceux du P. Scheffmacher († 1733) contre les protestants, etc.

Donc, si les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ont été des siècles peu favorables à l'exposition exacte et au développement régulier d'une saine théologie, soit à cause de la violence des uns qui outraient les notions et s'efforçaient de les faire tourner à l'avantage de leur propre parti, soit à cause de l'indifférence des autres, qui laissaient faire les violents pour s'épargner les ennuis d'une opposition, on peut dire que l'époque particulière du règne de Louis XIV (1643-1715) mérite d'être tenue en particulière suspicion, d'abord parce que, à cette époque, les jésuites tout-puissants ont usé de leur influence pour propager leur fausse théologie, soit en Occident, soit en Orient; ensuite, parce que Louis XIV, absolu dans son caractère et dans sa religion non moins que les jésuites eux-mêmes, est intervenu personnellement dans certaines questions et s'est permis, pour le succès de la fausse théologie qu'il favorisait, des moyens de propagande violents et injustifiables, qui suffiraient par eux-mêmes à rendre cette théologie suspecte, si sa fausseté n'était pas déjà démontrée par ailleurs; enfin, parce que les papes qui ont été d'accord avec lui ont profité de ses faveurs et de sa puissance pour faire triompher leurs doctrines, et parce que les papes qui ont été en lutte contre lui ont encore exagéré, pour lui tenir tête plus impérieusement, leur prétendue suprématie, qu'ils ont présentée comme absolue et infaillible.

Les idées théologiques qui ont été développées dans un tel milieu et sous de telles influences ne sauraient donc faire autorité. C'est de la théologie de parti, qui, loin d'expliquer le dogme chrétien, le mutile, le dénature, le fausse, sinon dans toutes ses parties, du moins sur des points importants, assez en tout cas pour qu'il soit nécessaire, si l'on veut remettre le vrai dogme dans sa vraie lumière, de remonter jusqu'à l'époque où le scolasticisme des théologiens, les discussions envenimées des partis, les jalousies d'Eglise à Eglise, les haines de races contre races, n'avaient pas encore rompu l'unité de l'Eglise universelle, unité si nécessaire pour le libre et tranquille épanouissement de la saine théologie.

Les violences de la propagande jésuitique et ultramontaine en France, sous Louis XIV, sont connues. Les calomnies dirigées contre les jansénistes, les violences exercées non seulement contre les protestants, mais encore contre les catholiques qui rejetaient telle ou telle bulle de tel ou tel pape, la destruction de Port-Royal en particulier, les persécutions dirigées contre les port-royalistes et leurs amis, suffisent amplement à montrer par quels arguments, par quels procédés Rome et ses fidèles ont répandu et fait accepter leurs idées. La Terreur jacobine n'a pas été plus violente dans l'ordre politique que la Terreur jésuitique dans l'ordre religieux. Quant à la propagande faite en Orient, d'une part par Rome et ses missionnaires, d'autre part par Louis XIV et ses ambassadeurs, par ses consuls et ses autres agents, nous savons, notamment par l'incroyable et horrible histoire du patriarche Avedick, ce qu'elle a été.

On se fera une idée du ton et du diapason de la discussion, lorsqu'on saura, par exemple, que le grave Arnauld lui-même traitait les protestants de gens sans foi, sans honneur, sans conscience, sans piété, sans religion, et qu'il a avoué, pour se concilier les faveurs de Louis XIV, que dans son *Apologie pour les catholiques*, il a fait « non pas tant l'apologie des catholiques que celle du roi. » « Je l'ai justifié, dit-il, sur les moyens qu'il emploie pour le retour de ses sujets à l'Eglise catholique. » Le ton violent d'Arnauld provoqua un ton plus violent encore dans Jurieu, qui, dans son *Esprit de M. Arnauld* (Deventer, 1684), répliqua ainsi (T. I, p. 34): « On s'était déjà bien douté que les deux volumes de l'Apologie contre la politique du clergé avaient été écrits *par politique, et non par zèle de religion.* Mais on ne s'attendait pas que M. Arnauld en demeurerait d'accord de si bonne foi. Le bon homme se lasse de son exil et de ses courses, il découvre la bassesse de son âme. » Puis, Jurieu développe les pensées suivantes: « Esprit vindicatif de M. Arnauld et de ses disciples. Il n'épargne pas même ses amis; manière dont il traite le P. Malebranche. Esprit de brouillerie et de cabale de M. Arnauld. Hypocrisie de M. Arnauld; il est un de ces faux bigots dangereux dans les Etats; il sacrifie les plus augustes vérités à ses intérêts présents et à ses passions. M. Arnauld et ses disciples n'ont pas de véritable respect pour les Mystères; ils

retiennent la vérité en injustice. M. Arnauld nie sans pudeur des faits notoires, il biaise d'une manière honteuse; il est un chicaneur sans sincérité, un accusateur sans sincérité, un déclamateur sans sincérité. M. Arnauld sans bonne foi change de sentiments selon les temps et selon ses intérêts; il est de mauvaise foi dans les disputes; il trahit ses sentiments, selon toutes les apparences, dans ses disputes pour soutenir la présence réelle et la transsubstantiation»; etc. Bref, «on voit qu'il est janséniste, qu'il est violent jusqu'à la fureur, plein d'amour-propre, et d'une fierté qui n'a pas d'exemple, et qu'il a d'ailleurs de l'habileté... Son orgueil, sa violence et sa mauvaise humeur lui ont mis sur les bras des gens de tout ordre et de toutes religions... Je vous avoue que je suis tenté, il y a longtemps, de faire connaître au monde ce Tartuffe, qui impose au genre humain depuis tant d'années (I, p. 6-7), et qui cherche à présent le crédit et la faveur plus que la vertu (p. 19).»

C'est par des injures aussi odieuses qu'on discutait et qu'on disputait à cette époque, entre théologiens! Il est certes pénible de les relater, mais il le faut pour dire la vérité, pour rétablir les faits trop oubliés et pour ramener les esprits à une juste appréciation des choses.

De même que le pape avait envoyé en Orient de nombreux agents, moines et autres[1]), soit pour y gagner des adhérents au latinisme, soit pour s'y procurer des documents qu'on pût exploiter contre les protestants; de même Louis XIV chargea ses ambassadeurs à Constantinople de travailler dans le même sens et de faire la même besogne. C'est ainsi que,

[1]) On lit dans le *Deutscher Merkur* du 23 février 1895, p. 59: «Dominikaner namentlich suchten nunmehr auch die Griechen über die Rechte der römischen Päpste zu belehren. Es war umsonst. Aus dem Altertum konnten sie nicht nachgewiesen werden. Da geschah das Unglaubliche, dass man Aussprüche alter hochangesehener griechischer Kirchenväter erdichtete, der sogen. Pseudo-Cyrillus... Hastig griff man hier nach diesem neuen Fund und führte ihn in die Literatur ein.» — On connaît le matérialisme et les exagérations de l'école thomiste dans les questions des sacrements, de la grâce et de l'eucharistie, ainsi que les excès de Thomas d'Aquin dans son office du *Corpus Christi*. Les dominicains, par esprit de corps et d'école, se sont fait un devoir de répandre leurs idées en Orient comme en Occident. — En 1745, dans son *Histoire des sacrements* (T. II, p. 153), Dom Chardon a écrit que l'usage de donner la communion sous les deux espèces aux fidèles a été abrogé chez les Maronites «il y a environ cent ans», donc vers 1645, et qu'ils se sont alors conformés à l'usage présent de l'Eglise catholique-romaine sur ce point.

comme nous l'avons vu [1]), M. de Nointel, arrivé à Constantinople en octobre 1670, ne cessa d'y intriguer selon les instructions qui lui avaient été données, se rendit dans le même but à Jérusalem en avril 1674, envoya à la cour des documents qui furent vivement attaqués par les protestants, surtout par Aymon, mais qui n'en furent pas moins utilisés contre eux par tous les théologiens non protestants.

C'est en vain que Aymon voulait mettre en lumière les points communs aux calvinistes et aux Orientaux, Renaudot s'y opposait de toutes ses forces, déclarait ses termes « ampoulés » et ses injures « atroces » [2]), tant les esprits, dans le camp romaniste, étaient échauffés et aigris !

Les luttes qui eurent lieu en Orient au sujet de Cyrille Lucar (1572-1638) ne paraissent pas avoir été moins ardentes. Ses exils à Rhodes et à Ténédos, sa mort violente, les anathèmes lancés après sa mort non seulement contre ses doctrines, mais même contre sa personne, et cela avec une opiniâtreté souvent haineuse qui dura plus de trente ans, sont des indices trop manifestes de la passion avec laquelle la question du protestantisme fut traitée en Orient. Loin de moi la pensée d'innocenter Cyrille Lucar, mais loin de moi aussi la pensée d'accepter tout ce que les émissaires de Rome ont répandu contre lui en Occident et en Orient [3]). Si son désir de rapprocher les Orientaux et les protestants pour mieux lutter contre la papauté, qu'il avait appris à connaître en Italie même, était sage et grand, la façon dont il s'y prit pour le réaliser

---

[1]) Voir le numéro 10 de la *Revue*, p. 217-242.

[2]) *Perpétuité de la foi*, édit. Migne 1841, T. IV, col. 73.

[3]) Voir les *Biographies des Patriarches* par Manuel Gédéon; Constantinople, Lorenz et Keil, 1890. On lit dans cet ouvrage: « Quand Cyrille Lucaris remonta pour la sixième fois sur le trône pontifical en 1638, les missionnaires de la vieille Rome grincèrent des dents... Connaissant que les morts seuls ne reviennent pas, ils *inventèrent tout* pour exciter le peuple et les puissants contre *ce héros de l'orthodoxie*, qui fut enfin *leur victime* le 27 juin 1638... A la *honte du catholicisme (romain)*, disent Marc Renieris (très docte jurisconsulte) et M. Sathas, les historiens conservent la mémoire de *ce que coûta le sang de Cyrille à la cour romaine:* Rycaut évalue ce prix à 50 000 couronnes; selon Sagredo, il fut de 40 000 écus. Retrouvé par de pieux pêcheurs, le corps de Cyrille fut enseveli; mais, *grâce aux machinations insensées des jésuites*, on l'exhuma et on le précipita dans la mer; les vagues le déposèrent à Halki, où on le cacha durant un an. Parthenius ramena la dépouille de Cyrille dans le patriarcat, à l'exception du crâne qu'on garda comme une relique au couvent de la Vierge à Halki... » Cité par M. L. Leuwen, dans le *Mémorial diplomatique*, 22 décembre 1894, p. 1140.

semble avoir été malheureusement pleine de fautes. Les protestants, de leur côté, loin de le servir, le compromirent par leur étroitesse et leur désir de dominer; de telle sorte que les Orientaux, irrités contre Cyrille et contre les protestants, se rapprochèrent plutôt de Rome, qu'il s'agissait cependant de combattre, et subirent dans ce rapprochement intéressé une influence néfaste qu'il est facile de constater, surtout à partir de 1638.

Aujourd'hui que nous voyons à quoi ont abouti le protestantisme et le papisme, nous pouvons juger avec plus d'indépendance et plus d'exactitude l'attitude prise par les Orientaux, en constater les effets et les conséquences. De fait, la généreuse tentative de Cyrille Lucar a complètement échoué, parce qu'elle a été prématurée, mal conçue, mal préparée et mal conduite, sans la franchise et sans la précision nécessaires. Après sa mort, ses défenseurs protestants ont plus nui à sa cause et à son projet qu'ils ne les ont servis; ses adversaires en ont profité, et c'est ainsi que les passions, au lieu de s'apaiser, se sont envenimées, et que les questions, loin de s'éclaircir, se sont obscurcies, grâce à une théologie de combat, dans laquelle les mots incompris et amphibologiques réussissent toujours à voiler les idées et souvent à les fausser.

V.

Renaudot, dans sa *Défense de la Perpétuité de la foi* [1]), a fait plusieurs aveux qu'il importe de relever, et qui montrent combien cette époque a été troublée et comment les documents qu'elle a produits sont loin d'être des sources pures. Oui, Aymon a été trop loin, en y signalant presque partout des impostures. Mais il est exact, d'autre part, de reconnaître que le véritable dogme de l'ancienne Eglise doit être cherché dans les calmes Expositions qu'en ont faites les Pères d'après la tradition constante, unanime et universelle, et non dans des pièces théologiques, où le ton de la polémique domine, et où il s'agit plus de réfuter et de condamner un adversaire que de constater historiquement et pacifiquement ce que l'Eglise universelle a toujours cru. Si donc nous trouvons très intéressants et même très importants les documents théologiques du XVIIe siècle, c'est uniquement comme miroir des opinions et

[1]) Edition Migne, 1841.

des passions du temps, des mouvements des esprits et des Eglises, choses toujours instructives, même quand elles sont tristes.

On sait que le synode de Constantinople qui a été tenu en 1638 contre Cyrille Lucar, a été dirigé par Cyrille de Berroée. Renaudot dit à ce sujet (col. 34): « Après la mort de Cyrille Lucar, Cyrille de Berroée fit condamner sa mémoire aussi bien que sa doctrine; et quoiqu'on pût attribuer, comme quelques Grecs ont fait, ce zèle contre la personne de Cyrille à leurs inimitiés particulières, il paraît présentement, par les pièces que produit le sieur Aymon, que ce dernier ne l'accusait pas à faux. » Allatius a reconnu que Cyrille de Berroée a été ingrat et injuste envers Cyrille Lucar (col. 121). Renaudot a fait d'autres aveux non moins importants sur les mémoires « bons et mauvais » de M. de Nointel et sur les Actes du concile de Jérusalem de 1672 [1]).

On voit, par ces aveux, que les critiques d'Aymon contre les documents orientaux utilisés par les auteurs de la *Perpétuité* n'étaient pas toutes dénuées de fondement. Renaudot cite même (col. 72) les paroles suivantes d'un Suédois, nommé Laurentius Normannus, qui, ayant fait imprimer la *Confession orthodoxe* à Leipzig en 1695 avec sa traduction latine, s'exprima ainsi dans sa préface : « Pour moi, qui me suis engagé seulement à traduire cet écrit, et non pas à en faire l'apologie; comme je ne voudrais pas nier qu'il ne se soit introduit un grand nombre de nouveaux dogmes [2]) dans les Eglises orientales par les artifices des missionnaires de Rome, et par les persuasions mêlées de violence des papes; comme j'avoue que la chose parle d'elle-même, etc. »

Et pendant qu'on accusait les uns de professer les nouvelles doctrines de Rome, on en accusait d'autres de professer celles des calvinistes. Ce reproche n'a pas été fait à Cyrille Lucar seulement, mais aussi au logothète Jean Caryophylle, contre qui le patriarche Dosithée publia un livre en 1698, parce que, dit Renaudot (col. 153), il « était tombé dans les erreurs des calvinistes. »

---

[1]) Voir le numéro 10 de la *Revue internationale de Théol.*, janvier 1895, p. 236-238.

[2]) L'auteur prend évidemment le mot « dogmes » dans le sens d'opinions relatives au dogme.

Il est certain que plusieurs théologiens orientaux de cette époque ont étudié en Occident, soit dans des universités d'Italie, soit ailleurs, et qu'une influence occidentale, romaniste ou calviniste, a pu s'exercer plus ou moins sur leurs esprits. Renaudot cite, entre autres: Cyrille Lucar, son maître Mélétius Piga, qui fut patriarche d'Alexandrie; Gabriel de Philadelphie, Georges Coressius, Mélétius Syrigus, Grégoire protosyncelle, Dosithée, Nectarius (col. 184). Renaudot nie qu'ils aient été latinisés, et cela parce qu'ils n'ont pas admis le concile de Florence et qu'on n'est latinisé, dit-il, « que lorsqu'on reçoit les cinq articles compris dans le décret d'union de Florence. » Le fait est qu'on n'est appelé « uniate » que lorsqu'on est uni à Rome, c'est-à-dire lorsqu'on reconnaît l'autorité du pape; mais la vérité est aussi que, sans reconnaître la juridiction du pape, on peut admettre certaines doctrines enseignées par le parti ultramontain et s'inspirer de son esprit, de ses points de vue, de ses procédés, de sa théologie, etc. Oui certes, il faut louer le patriarche de Jérusalem, Nectarius, d'avoir écrit, vers la fin de sa vie, un *Traité contre la primauté du pape,* dans lequel il a établi des thèses solides [1]); mais il n'en est pas moins vrai que Aymon a reproché à beaucoup d'Orientaux de s'être laissé quelque peu romaniser, et que, sur ce point très important, il n'a pas été sérieusement réfuté par Renaudot.

Aymon, en effet, a reproché, d'une manière générale, aux Orientaux, de « ne pas raisonner juste sur les matières spéculatives de la théologie scolastique des Latins, de telle sorte qu'il est presque impossible de leur faire comprendre l'état de la controverse qui est entre les protestants et ceux de l'Eglise romaine, touchant la communion au corps et au sang de J.-C. Car aussitôt que l'on tombe d'accord qu'il se fait un changement *sacramentel* dans le pain eucharistique, ils s'imaginent que ce changement est un changement de *substance.* On n'en doit

---

[1]) Ce Traité a été imprimé à Jassy en 1682, par les soins du patriarche Dosithée, neveu de Nectarius. Il y est démontré: 1° que l'Eglise latine n'est point la véritable Eglise catholique (p. 157); 2° que les latins ont falsifié et corrompu les passages des saints Pères (p. 15); 3° qu'ils méprisent et foulent aux pieds les saints canons (p. 46); 31° que par leurs nouveautés ils sont contraires à la doctrine des apôtres et de l'Eglise (p. 53); 27° qu'ils se servent de pièces fausses et apocryphes et corrompent les histoires (p. 69); 18° qu'ils ne savent pas la vérité et ne la veulent pas apprendre (p. 71); 13° qu'ils ôtent à Jésus-Christ la qualité de chef de l'Eglise pour la donner au pape (p. 155). — Cité par Renaudot, col. 243.

pas être surpris, puisque les plus savants d'entre eux, étant élevés en Italie, y embrassent tous les dogmes que les conciles d'Orient n'ont pas décidés et que la pratique de leur Eglise ne fixe pas. Aussi les appelle-t-on dans les pays du Levant, quand ils tiennent le langage de l'Eglise romaine, *latinophrones,* ou bien Grecs latinisés, pour les distinguer des autres. » Or, à cette affirmation positive, Renaudot ne réplique que par des banalités et des injures (col. 193): « Ne croirait-on pas, dit-il, sur un pareil discours, que le sieur A. a feuilleté tout ce qu'il y a d'ouvrages de Grecs modernes imprimés ou manuscrits, lui qu'on peut démontrer n'en avoir pas lu un seul, sinon dans les extraits qu'il en a trouvés traduits en différents livres, et qu'il a même lus fort négligemment? etc. » Renaudot prétend que, de ce que les Orientaux ont persisté à rejeter le *filioque,* ils ont été aussi rebelles à l'admission de toutes les autres doctrines purement romaines (col. 195). L'argument n'est pas péremptoire; car, pour repousser le *filioque,* il suffisait de vouloir maintenir tel quel le texte du symbole de Nicée-Constantinople; tandis que le maintien de ce texte ne prémunissait nullement contre l'admission, dans les écrits de spéculation théologique, du mot « transsubstantiation » et d'autres doctrines de cette nature.

N'est-il pas permis, par exemple, de trouver quelque peu « romain » le langage du patriarche Dosithée, lorsqu'il parle des chrétiens « *soumis au trône* apostolique de Jérusalem (col. 154)? » Lorsque le patriarche de Constantinople, Jean-le-Jeûneur († 595), inaugura ce genre de style, il fut sagement repris même par le patriarche de Rome, Grégoire le Grand († 604). Mais depuis, Rome a singulièrement renchéri sur Jean-le-Jeûneur, et nous voulons croire que Dosithée, en parlant ainsi, a été plutôt inspiré par Rome que par Constantinople. Donc, alors même que Dosithée aurait été, comme son oncle, hostile à la suprématie du pape, ce que Renaudot affirme (col. 159), il n'en aurait pas moins employé des expressions regrettables et contraires à la simplicité du langage chrétien de l'ancienne Eglise.

Telle est l'impression produite par la lecture attentive des écrits de Renaudot sur ce point. Une autre impression, plus vive encore, c'est que les points de vue du XVIIe siècle ne sont plus du tout ceux du XIXe; c'est que nous, anciens-catholiques, qui cherchons l'union des Eglises, nous avons des

sentiments tout autres, préoccupés que nous sommes par des questions autres. Plusieurs des préjugés les plus vivaces du XVIIe siècle ont disparu aujourd'hui; les personnalités et les questions personnelles ne sont plus en jeu; les questions ont changé d'aspect et même de portée; le protestantisme est jugé plus équitablement et plus exactement; on voit mieux à quel état de division l'ont conduit ses principes et ses procédés; cette décomposition toujours croissante du protestantisme actuel crée une situation toute nouvelle et des devoirs nouveaux; les ouvrages des Pères sont aussi plus et mieux connus, les visées et les procédés de la papauté plus à découvert, les théologiens désireux de travailler à l'union des Eglises plus nombreux, plus instruits de la question, plus désintéressés et plus vraiment soucieux des intérêts de l'Eglise universelle.

Par exemple, Renaudot a longuement discuté si Cyrille Lucar a écrit la Confession de foi qui lui est attribuée. Or cette question, aujourd'hui, nous paraît très peu importante; il ne s'agit plus ni de la personne de Cyrille Lucar, ni de ses écrits authentiques ou non, ni même de ses doctrines personnelles; il ne s'agit pas davantage de ses adversaires, de leurs écrits et de leurs doctrines; il ne s'agit même plus des débats qui ont eu lieu entre les Orientaux et les protestants de cette époque, parce que, même en admettant qu'il y ait des Orientaux qui n'aient nullement changé, les protestants et le protestantisme ont tellement changé, le papisme aussi, que nous n'avons plus à épouser ni aucune de ces querelles, ni aucun des préjugés qui en ont été les causes ou les résultats. Nous sommes trop éloignés de Jérémie II († 1594), de Cyrille de Berroée, de Parthénius-le-Vieux, de Mélétius Syrigus, de Siméon de Thessalonique, de Nectarius, et même de Dosithée, pour pouvoir nous placer à leurs points de vue; quelque respect que nous ayons pour plusieurs d'entre eux, nous ne saurions les considérer comme des Pères de l'Eglise, ni reconnaître à leurs confessions de foi d'autre caractère que celui de documents théologiques que l'Eglise universelle n'a jamais ratifiés comme dogmes, et qui n'ont même jamais été soumis à son jugement œcuménique. Ces documents sentent les personnalités, les discussions, les querelles, et sont rédigés dans un style et avec des expressions que notre époque admettrait difficilement. Les difficultés que nous avons pour faire accepter dans

la société contemporaine les vrais dogmes professés par l'Eglise universelle, sont déjà assez grandes par elles-mêmes; et ce serait une faute grave de les compliquer encore par des difficultés provenant de documents particuliers qui ne sont ni universellement admis, ni indispensables. Nous ne voulons plus de polémiques tendant à diviser les Eglises, ou même respirant encore la division; nous voulons seulement des explications calmes et scientifiques, documentées et simplifiées, tendant uniquement à l'union et à la paix, à l'union dans le même dogme universel, à la paix dans la même liberté et la même charité.

VI.

L'ouvrage d'Aymon intitulé: *Monuments authentiques de la religion grecque* (1708), contient des documents nombreux sur le mouvement de latinisation en Orient au XVIIe siècle; mais il contient aussi des appréciations si manifestement exagérées, des sentiments si personnels, des expressions si déplacées et si blessantes, des discussions si violentes, qu'il est impossible de se ranger complètement à l'avis de l'auteur. Un écrivain qui discute sur ce ton et qui se permet de tels procédés, ne peut qu'exciter contre lui les lecteurs impartiaux. Je fais donc la part de l'homme et de ses faiblesses aussi grande que possible; mais, cette part faite, restent toujours certains faits racontés par lui et non réfutés par ses adversaires, faits racontés avec des noms propres, avec des détails précis, avec des dates positives, toutes choses qu'il est bien difficile d'inventer et que Aymon n'aurait certainement pas livrées à la publicité, si elles eussent été de pures fantaisies de son imagination. Je me bornerai à citer celles-là seulement qui offrent ce caractère de positivité et de sincérité, et dont je n'ai trouvé la réfutation nulle part. Telle est, ce me semble, la mesure exacte dans laquelle on peut et on doit faire usage de l'ouvrage en question, jusqu'à plus amples informations.

Se référant à une lettre de Nointel à Louis XIV, datée de Péra le 10 juillet 1672, Aymon affirme que cet ambassadeur, pour obéir aux ordres que le roi lui a donnés touchant les chrétiens orientaux — ordres qui s'étendent non seulement sur le temporel, *mais encore sur le spirituel,* — a logé chez lui à Constantinople des patriarches et des archevêques; qu'il

a cherché dans des couvents, dans des villes de l'archipel, etc., des attestations d'évêques et de prêtres relativement à leur croyance sur l'eucharistie; qu'il y a mis un grand zèle dans le but de réfuter « la prétention d'un ministre calviniste sujet de S. M. le roi de France, lequel ministre soutient dans divers Traités que les Grecs, les Arméniens et les autres communions orientales, séparées de l'Eglise d'Occident, ne croient point la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie, ni le changement réel et substantiel du pain et du vin en son corps et son sang, et qui s'opiniâtre sur ce principe à soutenir que les Orientaux n'adorent point du culte de latrie J.-C. présent réellement dans l'Eucharistie [1]. »

Autant Aymon met de zèle à discréditer Nointel et les documents eucharistiques procurés par ce dernier, ainsi que les membres du « conciliabule » de Jérusalem de 1672, qu'il appelle « créatures du papisme [2] », autant il cherche à réhabiliter Cyrille Lucar, et à faire reprendre le projet de rapprochement conçu par ce patriarche, rapprochement, contre Rome, entre les Orientaux non latinisés et les protestants. Il est persuadé que les Orientaux ont été trompés par les Occidentaux papistes au sujet des calvinistes. Il rejette, comme calviniste, les doctrines que les Orientaux mal renseignés imputent à son Eglise, notamment celles qu'a signalées le patriarche d'Antioche, Macaire, en 1671 [3]. Il prétend qu'il y a entre les vrais orthodoxes et les calvinistes de grandes conformités doctrinales, et qu'une entente pourrait être faite.

« Il ne s'est trouvé jusqu'à présent, dit-il, aucun théologien ou controversiste de l'Eglise romaine qui ait osé mettre en avant et encore moins entrepris de soutenir : que les réformés ou calvinistes n'ont aucune conformité de sentiment avec les chrétiens de l'Eglise grecque, sur les points fondamentaux de la religion [4]. » — « Les théologiens de la communion de Rome ne font pas difficulté d'avouer que la plupart des points fondamentaux du véritable christianisme se trouvent dans la confession de foi des Eglises réformées aussi bien que dans celles des Grecs et des Latins [5]. » — Aymon s'indigne que « les imposteurs de Jérusalem » osent soutenir qu'il n'y a aucune conformité entre la créance des Grecs et celle des réformés.

[1]) Ouvr. cité, p. 463.
[2]) P. 436-437. [3]) P. 457. [4]) P. 261. [5]) P. 310.

Aymon se trompe; il fait dire au concile de Jérusalem ce qu'il n'a pas dit. Ce concile, en effet, s'est borné dans son décret à condamner Cyrille « qui a dit calomnieusement, dans l'inscription de ses articles impies, que toute l'Eglise orientale était du sentiment de Calvin. » On voit la différence.

La situation était celle-ci. Le ministre Claude et d'autres calvinistes ayant prétendu qu'ils étaient dans le vrai, et s'étant prévalus à leur avantage des écrits de Cyrille Lucar, les patriarches se réunirent à Jérusalem en 1672, sous Dosithée, patriarche de cette ville, pour repousser les doctrines attribuées à Lucar, celles des calvinistes, et pour exposer leurs doctrines à eux [1]. Plus tard, les auteurs de *la Perpétuité de la foi* en appelèrent au concile de Jérusalem et aux croyances des Grecs pour combattre les calvinistes, et pour soutenir leurs propres assertions, tendant à montrer qu'il y a accord entre Rome et les Orientaux. Alors Aymon attaqua les Grecs du concile de Jérusalem, et les Gallicans de Port-Royal, et les Romains; et il soutint que les calvinistes n'étaient pas des hérétiques; que, s'ils avaient été séparés de l'Eglise *romaine* par le concile de Trente, ils ne l'étaient pas de l'Eglise universelle, de l'Eglise primitive, à laquelle ils en appellent; qu'ils admettent l'Ecriture et la tradition des trois premiers siècles; qu'il y a une différence entre les anciennes traditions des Grecs et les traditions modernes des Romains.

Aymon voulait montrer aux Orientaux que les calvinistes étaient calomniés à leurs yeux par les papistes et par les gallicans; qu'au fond les calvinistes étaient plus près des Orientaux que les membres de l'Eglise romaine; que les patriarches Cyrille de Bérée et Parthénius le vieux ont été des amis des jésuites; que Dosithée de Jérusalem n'a pas été véridique,

---

[1]) Le concile de Jérusalem a déclaré (v. Aymon, p. 278): 1° que jamais l'Eglise d'Orient n'a connu Cyrille pour tel que les luthériens disent qu'il était, et qu'elle n'a jamais connu comme son ouvrage les dix-huit chapitres en question; — 2° que, supposé même qu'ils fussent de lui, il les a donnés tout à fait en cachette, sans qu'aucun des Orientaux et bien moins l'Eglise catholique en eût connaissance; — 3° que la Confession de Cyrille n'est point la Confession de l'Eglise d'Orient; — 4° qu'il est impossible que les Orientaux aient eu connaissance de cette confession, ou que le sachant il est absolument impossible qu'ils fussent chrétiens; — 5° que les Orientaux ont toujours eu tant d'horreur de ces chapitres qu'on a souvent vu Cyrille protester contre, et enseigner le contraire dans l'Eglise; et que, seulement à cause qu'il n'avait pas écrit contre ces chapitres, il avait été frappé d'excommunication et d'anathème dans deux conciles.

qu'il est seul l'auteur des actes du concile de 1672, qu'il les a fabriqués pour plaire à M. de Nointel, ambassadeur de France, etc.

« Il ne faut pas s'étonner, dit Aymon, que M. de Nointel, qui était un habile ministre d'Etat, ait employé des jésuites pour forger des pièces propres à combattre les réformés; car il savait fort bien qu'ils sont capables d'en faire pour toutes sortes d'entreprises [1]. » Allusion au Père Michel, jésuite, qui a été envoyé par M. de Nointel à Néophite, patriarche d'Antioche, en 1673, et qui a renseigné ce dernier! — Et encore: « M. de Nointel a envoyé des jésuites dans tout l'Orient pour séduire les Grecs, comme il a séduit lui-même ceux de Constantinople et des îles de l'archipel, pour se faire un mérite auprès du roi son maître, et pour seconder les pernicieux desseins des prélats de l'Eglise gallicane, qui cherchaient divers moyens pour confondre et détruire les réformés [2]. »

D'après Aymon, le patriarche de Constantinople, Denis, ex-archevêque de Larisse, était en 1672 criblé de dettes; son siège devait des arrérages de 350 000 écus (soit plus d'un million de livres). Ayant donc besoin d'argent et menacé de déposition, il fit sa cour à M. de Nointel, dont la protection lui était nécessaire et « qui était le principal appui de tous ceux qui voulaient le munir de quelque confession de foi conforme aux sentiments de l'Eglise romaine. » C'est ainsi que ce patriarche Denis « lui fit sa cour en dressant un acte de quelques articles de religion, que ses métropolitains et surtout ceux qui recevaient pension du roi de France, ou de la cour de Rome, n'osèrent refuser de signer; ensuite de quoi, ce patriarche en envoya l'original à M. de Nointel, par trois métropolitains. » Et ce manuscrit, envoyé par Nointel au roi, a été utilisé à Paris; et c'est ainsi que les Docteurs de Port-Royal, dans la *Perpétuité de la foi,* ont été renseignés sur la croyance des Grecs [3]!

Aymon dit expressément (p. 455): « Et pourquoi ce nouveau patriarche (Denis) s'est-il montré si complaisant à accorder en faveur du papisme ce que tous les Grecs refusent, si ce n'est parce qu'il avait beaucoup plus à cœur les intérêts de l'ambassadeur de France et de la cour de Rome, qui lui

---

[1]) P. 461. [2]) P. 462-463. [3]) P. 454-455.

avaient fourni de l'argent pour acheter des Turcs le patriarcat de Constantinople, que non pas ceux de la véritable Eglise grecque, où il n'était regardé que comme un *usurpateur* et un *tyran*? » Aymon attaque aussi Macaire, patriarche d'Antioche, qui, en 1671, a écrit un manifeste contre les calvinistes, manifeste où l'on impute à ceux-ci des doctrines qui ne sont pas les leurs, et où l'on déclare que les Grecs, en professant la doctrine de ce manifeste, conviennent avec la sainte Eglise de Rome! Aymon dit qu'un tel langage est un langage de Grecs latinisés et traîtres (p. 459-460). En 1673, le patriarche d'Antioche n'était plus Macaire, mais Néophite, ami des jésuites et de M. de Nointel (p. 461).

Aymon signale les fourberies des jésuites [1]). Il indique quelques-uns des nombreux agents de Rome qui ont fourni de fausses confessions de foi: c'est un capucin nommé Justinien, qui, à Alep, a procuré celles du 4 janvier et du 20 février 1668, et, avec le concours du consul de France, François Baron, celle du 1er mars de la même année; c'est Nointel qui a fait faire celles du 24 nisan 1669, du 18 d'hasur 1670, du 5 de mésein 1670, du 12 avril 1671, etc; c'est le seigneur Condoles, maître de l'artillerie du château de Babylone, qui a légalisé celle du 20 octobre 1671; c'est le nonce du pape Ridolphi qui a procuré celle du 1er août 1671. Il est à noter qu'une confession de foi du 20 octobre 1671 n'a été signée que par un seul moine du monastère de St-George! Ont travaillé dans le même sens un Vénitien nommé Quirino et un Génois nommé Fieschi [2]). En 1671, un capucin nommé Lazare ayant prié le patriarche Païsius d'Alexandrie de lui envoyer une confession de foi sur les saints mystères, Païsius en écrivit à Nectaire de Jérusalem, qui lui répondit que c'était une fourberie de capucin [3]). A en croire Aymon, on aurait fabriqué à Paris, en octobre 1668, le témoignage d'un Egyptien nommé Gaspar, prêtre arménien du grand Caire, et celui d'un prêtre moscovite, nommé Irvanouviste [4]).

Parmi les faux Grecs ou Grecs latinisés, créatures de Rome, Aymon signale, outre le patriarche Denis déjà mentionné, les sieurs Tarsia et Panajotti. Celui-ci, « fameux inter-

---

[1]) P. 461-462. [2]) P. 497-499.

[3]) P. 492-496. Voir aussi la *Revue,* numéro 10, p. 240-241.

[4]) P. 500.

prète et habile courtisan, fort attaché à l'ambassadeur de France », ne restait séparé extérieurement de l'Eglise de Rome que pour lui rendre des services plus efficaces, en épiant, dans les assemblées des Grecs, toutes les occasions qui pouvaient favoriser les desseins du papisme [1]). Ce Panajotti était Grec de nation, favori du Grand Seigneur et interprète de l'empereur d'Allemagne à Constantinople; il a cherché à répandre en Orient des ouvrages favorables à Rome, et cela de concert avec Nointel, qui fournissait de l'argent. « En faisant profession extérieurement d'être de la communion des Grecs, il était dans le cœur aussi bon papiste que le fameux Tarsia, chef des cosaques »; il s'efforçait de faire accepter au grand vizir les apostats latinisés, qui lui étaient présentés par Nointel. C'est lui qui a contribué à faire nommer patriarche de Constantinople le métropolitain de Larisse, Denis, qui était une créature de Nointel, et qui, en juillet 1672, a approuvé une *Confession orthodoxe de l'Eglise d'Orient,* faite sous l'influence de Nointel et de Panajotti pour plaire à Louis XIV et à Rome, et pour représenter les protestants comme des apostats.

Aymon parle aussi d'un nommé Tétera, chef de cosaques, très dévoué à Rome, mais resté extérieurement dans son Eglise, du consentement des jésuites; ceux-ci lui auraient soutiré 100,000 écus et l'auraient laissé dans son Eglise [2]).

Tout ce que Aymon raconte de Bérille, qui fut envoyé de Rome pour perdre Cyrille Lucar, et surtout de Canachio Rossi, émissaire du cardinal Brandini pour tâcher de le séduire et, sinon, de le perdre, est extrêmement curieux et ne peut que disposer les esprits impartiaux en faveur de Cyrille [3]).

Tels sont les moyens de propagande auxquels Rome n'a pas craint de s'abaisser pour se faire des amis, ou plutôt des sujets, en Orient, et pour y faire accepter ses doctrines!

Rappelons ici le jugement porté par Guettée sur la *Perpétuité de la foi,* jugement que nous avons relaté dans le numéro 6 de la *Revue,* 1894, p. 274-275. Les ouvrages de Guettée, loin d'avoir été désavoués dans l'Eglise orientale, y ont joui, au contraire, du plus grand crédit.

---

[1]) P. 485. [2]) P. 466-467. [3]) P. 201-236.

VII

L'histoire des efforts de Rome pour latiniser l'Orient au XIXe siècle n'est pas moins démonstrative au point de vue qui nous occupe, que celle du propagandisme exercé pendant les siècles précédents. Mais il serait trop long de la retracer ici. D'ailleurs, le rôle de Pie IX est encore dans toutes les mémoires, et nous avons sous les yeux les agissements non moins intéressants de Léon XIII [1]; les subsides annuels fournis à la curie romaine pour les œuvres papistes en Orient sont plus éloquents encore que la bulle *Praeclara gratulationis* du 20 juin 1894.

Concluons:

1. Le propagandisme par lequel Rome et ses agents se sont efforcés de « romaniser » l'Orient, est injustifiable, soit au point de vue des rapports canoniques qui doivent exister entre les Eglises particulières dans le sein de l'Eglise chrétienne universelle, soit même au point de vue de la simple morale humaine.

2. Tout propagandisme de cette nature doit être répudié par toutes les Eglises chrétiennes, qui doivent lui substituer un esprit de paix, de respect, de charité et de liberté. Chaque Eglise étant autonome chez elle, doit être respectée dans son autonomie, et ne saurait être attaquée que si elle-même attaquait le dogme et les éléments divins confiés comme un dépôt sacré par le Christ à son Eglise.

3. Ni l'esprit du moyen âge, ni celui des siècles qui ont suivi, n'ont été favorables à l'exposition et à la diffusion du véritable dogme catholique, parce qu'ils se résumaient dans l'esprit de parti, et que les théologiens d'alors rivalisaient de zèle pour faire prévaloir avant tout les « opinions » de leur Eglise ou les leurs propres, et non pas le « dogme » toujours professé par l'Eglise universelle.

4. Notre devoir, pour mettre fin à ces luttes stériles et à ces divisions malédifiantes, est de revenir à l'esprit primitif de l'ancienne Eglise indivisée, et de remettre en plus grande lumière le dogme catholique d'après les documents authentiques et partout admis de l'ancienne Eglise. Quelque autorité que l'on accorde à tel document du moyen-âge ou des temps

---

[1]) Voir l'article de M. l'évêque Herzog dans le numéro 9 de la *Revue*, p. 39-48.

modernes, cette autorité ne saurait être ni assimilée à celle des dogmes et des définitions de l'Eglise universelle, ni imposée à qui que ce soit. Que chaque Eglise chrétienne jouisse donc en paix de ses libertés légitimes; et si quelqu'une veut l'en empêcher en lui imposant un joug autre que celui du Christ et de sa doctrine, qu'elle soit condamnée par toutes les autres.

5. Le papisme étant un état d'esprit non moins qu'un système de doctrine, il n'est pas étonnant qu'il se retrouve plus ou moins dans toutes les Eglises. Celles d'Occident en ayant été profondément atteintes, doivent travailler avec une énergie particulière à s'en guérir entièrement [1]). Celles d'Orient qui n'ont pas réussi à s'en préserver complètement, doivent aussi en répudier tous les germes; il n'est que trop certain, en effet, que, de même que des Grecs relativement nombreux ont fait, à certaines époques, des concessions coupables à la papauté dans l'espoir de se mieux défendre contre l'islam, ainsi, à partir du XVIe siècle, d'autres en ont fait de non moins coupables dans l'espoir de combattre plus efficacement le protestantisme.

6. Si les Eglises *uniates* se sont laissé corrompre par le papisme, les Eglises *orthodoxes* ont su heureusement maintenir leur dogme dans son ancienne pureté, et, sous ce rapport, elles méritent par leur courage, souvent héroïque, notre admiration. Mais, si leur dogme est resté pur, il s'est, d'autre part, glissé çà et là dans leur théologie des expressions papistes dangereuses. Quelques-uns même de leurs théologiens n'ont pas toujours été renseignés exactement et se sont montrés trop faciles à accepter les arguments des théologiens papistes, par exemple, relativement à la transsubstantiation, à la façon de considérer le protestantisme, l'Eglise d'Utrecht, les ordinations anglicanes [2]), etc. Toutefois, quelques théologiens ne sont pas

---

[1]) Dans son numéro du 16 mars 1895, le *Signal de Genève* (journal protestant) a dit: « A propos de l'Eglise catholique-chrétienne, il est étonnant que le protestantisme ne se montre pas plus sympathique à une institution qui lutte avec peine et avec courage contre les prétentions romaines. Est-ce peut-être qu'il reste encore dans les Eglises protestantes un peu du vieux levain papiste? » Le *Signal* a dit vrai; beaucoup de protestants, toujours prêts à favoriser l'Eglise romaine, sont plus animés de l'esprit papiste que beaucoup de papistes eux-mêmes.

[2]) A la conférence de Bonn de 1874, le chanoine Liddon a dit: « Je me suis entretenu avec le métropolitain Philarète un an avant sa mort, et il m'a dit qu'il n'a pas étudié lui-même les documents historiques, mais qu'il a basé son opinion sur le témoignage des écrivains catholiques-romains touchant les ordinations du temps de la reine Elisabeth. Mais le métropolitain supposait lui-même qu'ils n'étaient pas exempts de partialité. » Rapport de Son Exc. le général A. Kiréeff, p. 52.

l'Eglise, surtout quand ils sont à peu près délaissés ou même désavoués par plusieurs de leurs coreligionnaires. Le temps des Bessarion, des Isidore de Kiew, aussi celui des Rogoza, des Potey, des Terletzki, etc., est heureusement passé; et ceux des orthodoxes qu'inspire encore l'esprit papiste sont irrémédiablement condamnés à s'éteindre avec le temps, comme des minorités impuissantes. Les savantes déclarations des Yanischeff et des Ossinine à Bonn resteront. On n'oubliera pas non plus les loyales paroles du général Kiréeff dans la *Revue* même (numéro 9, janvier 1895, p. 148): « Notre *théologie* a subi pendant un certain temps l'influence romaine... Quant aux *doctrines*, je dois faire une distinction très importante: parmi nos théologiens, il s'en trouvera *quelques-uns* qui ont des opinions *privées* entachées de *romanisme;* il y avait autrefois tout un courant romanisant dans notre théologie et même dans notre pratique ecclésiastique; mais jamais nous n'avons accepté des *dogmes romains.* » A la bonne heure! Voilà une déclaration qui fera sans doute réfléchir ceux des théologiens orthodoxes encore imbus de l'esprit romaniste, qui seraient tentés de préférer aux documents universels de l'ancienne Eglise les documents particuliers et trop militants des seizième, dix-septième ou dix-huitième siècles [1]).

7. Rome, dans son propagandisme en Orient, s'est surtout efforcée de faire admettre trois points: 1° sa prétendue suprématie sur l'Eglise universelle; 2° la légitimité et l'exactitude dogmatique du *filioque;* 3° le prétendu dogme de la transsubstantiation eucharistique. Or, sur le premier point, les uniates seuls ont fléchi; sur le second, les orthodoxes ont été non moins inflexibles que sur le premier [2]); sur le troisième, ils ont souvent employé le mot, mais sans aucun doute dans un sens spirituel et tout autre que le sens matériel ultramontain [3]).

La vague papiste n'est montée que jusque là. C'est déjà trop, il est vrai. Espérons que désormais elle ne fera que décroître, en attendant qu'elle disparaisse dans les sables

---

[1]) Voir aussi une autre déclaration non moins excellente, du même auteur, dans la *Revue* d'avril 1894 (numéro 6), p. 333-334.

[2]) Voir la *Mystification fatale* de Cyriaque Lampryllos, souvent cité dans ces études.

[3]) Voir la doctrine de Guettée sur ce point, dans la *Revue* d'avril 1894 (numéro 6), p. 272-275.

avec les détritus de superstition malsaine dont elle a souillé la plage.

Bref, on ne saurait trop insister sur ce fait, que, pendant les huit premiers siècles, l'Eglise orientale et l'Eglise occidentale ont été unanimes à enseigner, au sujet de l'eucharistie, « un corps mystique, un pain mystique, un vin mystique » ; qu'au neuvième siècle seulement on a commencé, en Occident, grâce à l'ignorance qui pesait alors sur les esprits et au matérialisme qui envahissait les intelligences non moins que les cœurs, on a commencé, dis-je, à ne plus comprendre ce mysticisme eucharistique de l'ancienne Eglise, à prendre grossièrement à la lettre ce que le Christ avait cependant si spirituellement exprimé, à oublier les explications formelles des Origène, des Cyrille de Jérusalem, des Tertullien, des Augustin, etc. [1]; qu'une fois enfoncés dans ce réalisme matérialiste, les théologiens d'Occident ont exagéré et systématisé de plus en plus leur erreur, inventant un terme nouveau et faisant de ce terme même un dogme; que cette théologie scolastique, transformée en dogmatique, a été importée, dès l'époque des croisades, en Orient, où, heureusement, elle n'a pas corrompu l'Eglise même [2], mais où, malheureusement, elle a été acceptée par des théologiens de même esprit et de même tendance que les scolastiques papistes d'Occident; enfin que, surtout à partir des XVIe et XVIIe siècles, cette acceptation par plusieurs théologiens orientaux de la terminologie et des arguments des papistes occidentaux contre les protestants est manifeste, comme s'il n'aurait pas suffi, pour trancher les difficultés, d'en appeler à la doctrine de l'ancienne Eglise indivisée. Telle a été la marche des esprits, et tel est le courant contre lequel doivent remonter tous les chrétiens qui veulent professer exactement la foi de l'ancienne Eglise indivisée, pure de toutes les additions postérieures.

E. Michaud.

---

[1]) Voir, dans la présente livraison, notre *Etude eucharistique*, p. 130 et suiv.

[2]) Voir aussi, dans la présente livraison, p. 62—64, le texte de Khomiakoff.